

Préface

*Frédérique Neau-Dufour, historienne,
ancienne Directrice du Centre Européen
du Résistant-Déporté*

Le témoignage de Jean-Paul Krémer est de ceux qui se lisent d'une traite. La concision du texte, la simplicité sans artifice de la langue, la crudité des faits évitent au lecteur la tentation de s'égarer. Ce récit est également une rareté, parce qu'il permet de découvrir comment certains membres d'une communauté méconnue, celle des menonites, ont réagi face au nazisme. La dimension très particulière de la résistance décrite par Krémer constitue l'originalité de ce livre.

Il n'est pas simple de déterminer pourquoi tel individu s'est engagé ou non contre les nazis. La réponse, forcément approximative, nécessite souvent de longs développements, car s'y mêlent la sociologie, l'histoire, la psychologie et le hasard. En la matière, un facteur déterminant semble bien

Le salut ne vient pas d'Hitler

être la façon dont s'est construite l'identité de la personne. Non pas tant l'identité telle qu'elle est reportée sur les documents officiels (nom, prénom, âge, sexe, lieu de résidence), mais l'identité dans ce qu'elle a de spécifiquement vivant et humain. Pour chaque individu, elle s'élabore à partir des critères objectifs énoncés ci-dessus, mais elle se tisse d'autres dimensions moins visibles qui forment l'itinéraire personnel de chacun : ses origines familiales et géographiques, son métier, son positionnement politique, religieux ou philosophique, ou son rapport à la collectivité dessinent un paysage original, et unique.

Le récit de Jean-Paul Krémer est traversé de part en part par les différents traits de son identité, qui ne se contredisent pas, mais s'imbriquent à la façon d'une structure enchevillée pour le prédisposer au refus.

Le premier de ces traits ouvre le récit. Krémer commence son livre par un « nous », et non pas un « je ». Ce « nous » désigne les « Alsaciens-Lorrains » auxquels il consacre ses premières pages. Il évoque ses camarades alsaciens scolarisés comme lui sous le drapeau à Croix gammée et se souvient de leur esprit de rébellion. Il s'inclut de facto dans cette collectivité singulière où il place son identité

Préface

d'origine. Dans la suite de son histoire, ses racines alsaciennes restent présentes, s'imposant parfois à lui de manière brutale. Ainsi, lorsqu'il est en camp de concentration, elles le mettent en situation périlleuse : assimilé par l'administration nazie à un Allemand, il est régulièrement malmené par des SS qui supportent mal qu'un de leurs compatriotes en âge de se battre ne soit pas engagé sur le front de l'Est. Son apparente germanité et son triangle rouge d'opposant politique lui valent cependant le soutien salvateur des déportés allemands, notamment les communistes à Buchenwald. Après la guerre, ses origines alsaciennes demeurent la source de douloureux porte-à-faux : un médecin français chargé par l'administration des anciens combattants de l'ausculter pour l'octroi d'une pension d'invalidité refuse de croire qu'il a été déporté. «Vous n'étiez pas en camp de concentration, vous étiez dans la Wehrmacht», lui assène-t-il, ignorant que c'est précisément par refus de l'embrigadement nazi que Krémer a été déporté.

Chaque individu hérite de ses parents une part de son identité. Dans le cas de Jean-Paul Krémer, le rôle du père est déterminant. C'est là le deuxième trait majeur de son architecture intérieure. Figure puissante et charismatique, Émile Krémer a élevé ses enfants dans la foi mennonite.

Le salut ne vient pas d'Hitler

Il leur a transmis une fidélité intangible à ses valeurs, pas seulement en tant que prédicateur de son Église ou en tant que père soucieux d'instruire ses descendants. Il a mis en pratique sa parole et a montré l'exemple. En tant qu'Inspecteur des Eaux et Forêts, il refusa après l'annexion de l'Alsace de servir sous les nazis et veilla à ne jamais faire le salut hitlérien. Il se retira de sa profession pour se consacrer à ses responsabilités religieuses. Une fois pris dans l'engrenage scolaire nazi, il est frappant de constater que Jean-Paul agit en tout point comme lui. Sans que son père lui dise quelle attitude adopter, il refuse de faire en classe le salut règlementaire et d'entrer dans la *Hitlerjugend*, ce qui entraîne son renvoi de l'école et le début de son calvaire. S'il agit ainsi, c'est tout simplement parce que son éducation l'y a préparé et que l'exemple de son père l'a affermi. Le fait que le père et le fils soient arrêtés presque en même temps témoigne de la similitude de leur attitude, et de la similitude de la réponse apportée par les nazis, même si Émile échappe à la déportation.

La troisième strate de l'identité de Jean-Paul Krémer est la plus profonde, celle qui irrigue toute sa personne. Il s'agit de sa foi. Il a grandi au sein de la communauté mennonite, minori-

Préface

taire chez les protestants, et sensibilisée par son histoire au thème de la persécution. Les mennonites partagent avec bon nombre d'évangéliques un attachement particulier au peuple juif, peuple du livre, dont le destin est intrinsèquement lié au devenir eschatologique du monde.

Les origines alsaciennes, l'influence d'un père et la foi mennonite sont trois facettes fortement constitutives de l'identité du jeune Jean-Paul Krémer. Mais elles n'induisent pas en elles-mêmes la suite de l'histoire. Tous les mennonites n'ont pas résisté, ni tous les Alsaciens obligés d'intégrer les organisations ou l'armée nazies. Tous les fils dont le père était hostile à Hitler ne se sont pas senti la vocation de s'opposer au III^e Reich. En réalité, l'entrée en opposition est le résultat d'un subtil alliage entre les caractéristiques constitutives de l'identité et une singularité individuelle qui ne peut se réduire à des explications exogènes. Jean-Paul Krémer, de façon humble et simple, donne à voir de façon claire ce mécanisme intime.

Chez lui, la résistance est d'abord un refus. Non pas un refus instinctif, automatique, viscéral, mais un refus conditionné à un critère : la foi. Ni l'annexion de l'Alsace, ni l'imposition de la loi raciale et politique du III^e Reich, ni l'obligation de

Le salut ne vient pas d'Hitler

suivre les cours dans une école nazifiée ne suffisent à le pousser du côté de la rébellion. Elles renforcent en lui la conviction partagée dans sa famille que le nazisme est une monstruosité, mais il faut une agression supplémentaire pour qu'il affiche ses convictions. Cette agression est symbolique : à l'école, il est exigé de lui qu'il salue Hitler, geste rigoureusement impossible pour un croyant comme lui. Il a donné sa vie à Dieu et considère qu'il ne peut la donner à nul autre. Ce refus initial entraîne de façon mécanique un cycle répressif qui se fait de plus en plus violent au fur et à mesure que le jeune homme réitère son opposition. Mais ni les coups, ni la menace d'être fusillé, ni la violence concentrationnaire ne le font vaciller.

Déporté au camp de concentration de Natzweiler en décembre 1942, transféré à Buchenwald en avril 1943, Krémer subit de plein fouet la violence inique du système concentrationnaire nazi. Cette épreuve redoutable, loin de l'anéantir, le renforce. Peu à peu, son refus devient une résistance. La foi de Krémer, là encore, joue un rôle primordial. Elle le protège contre la déshumanisation organisée par le système concentrationnaire. En dépit des privations, des dégradations physiques, de l'esclavage, des mises à mort aux-

Préface

quelles il assiste, Krémer parvient à rester lui-même. Les déportés, écrit-il, deviennent peu à peu des «automates», des «marionnettes», des «morts-vivants», toutes qualifications qui désignent des êtres privés d'âme. Cependant son humanité à lui demeure inviolable, car elle réside en son esprit. Cette force intrinsèque le pousse à accomplir pour la première fois un acte de résistance à dimension collective. Le camp de concentration n'est pourtant pas propice à ce genre d'attitude. La surveillance et la délation y règnent, la répression y revêt un caractère disproportionné et souvent fatal, les prisonniers sont dans un tel état d'épuisement qu'il leur est difficile d'organiser quelque action que ce soit. C'est pourtant à Buchenwald, depuis l'atelier de cordonnerie où il a été affecté, que Krémer monte un système de détournement de chaussures qui lui permet d'équiper les déportés qui en sont dépourvus.

La résistance de Krémer est moins motivée par la lutte contre une idéologie destructrice – dont il ne dit pas grand-chose au demeurant – que par la défense de principes fondamentaux qui se situent dans l'ordre de la transcendance. C'est en quelque sorte une résistance «hors du monde», où le facteur spirituel domine les autres. Comme l'explique Stéphane Zehr, Krémer peut accepter

Le salut ne vient pas d'Hitler

« la soumission aux autorités politiques dans la mesure où elles ne contredisent pas l'obéissance à Dieu et à la conscience ». En revanche, dès que cette limite est franchie, Krémer s'inscrit dans le refus. Sa loyauté est si parfaite qu'il n'accepte pas de donner le change et de dissimuler sa foi sous un voile trompeur : avant son arrestation, il ne quitte pas l'Alsace comme le lui suggère son père pour échapper à la répression. Et une fois déporté, il n'accepte pas d'inventer une quelconque histoire pour calmer les SS exaspérés par sa foi : « Je dirai toujours la vérité » est sa seule ligne de conduite.

S'il est une leçon à retenir du récit de Krémer, c'est qu'il a accompli la prouesse de rester la même personne dans le temps qui passe et dans les épreuves qui s'abattent sur lui. Tous les chavirements auxquels il a dû faire face entre 1940 et 1945, toutes les brutalités qui lui ont été assénées, toutes les horreurs innommables qu'il parvient pourtant à nommer dans son récit, n'ont pas eu raison de ce qu'il était. Son identité, construite sur une architecture solide, a tenu bon. Sa composante la plus intime, sa foi en Dieu, a démontré sa résistance. Le « primat du spirituel » a sauvé le jeune homme de l'échouage où les nazis ont poussé tant de déportés qui n'avaient pas d'horizon vers lequel regarder, ou qui étaient plus âgés,

Préface

ou plus fragiles, ou moins construits, ou moins chanceux. « Nous sommes des revenants sortis de la grande nuit des temps », dit Krémer à la fin de son récit. En ce qui le concerne, la formule est belle, mais inexacte. Krémer n'est jamais sorti du temps présent, il n'est jamais mort à ce monde, car même au plus profond des ténèbres il avait gardé la pleine conscience de lui et de Dieu.